

Les chroniques de la baleine d'or

WILLIAM F. NOLAN

«Regardez!
— Oh!
— Ah!»

Sur une plaine de Waukegan, Illinois, la foule souffle, s'essouffle, s'étouffe, les yeux ronds devant l'image de la majestueuse fusée framboise élancée couleur de rêve, du tonnerre plein les oreilles, la bouche et la langue roses, tout de glace et de feu, abasourdie par ce tintamarre d'orgue de foire qui s'éloigne puis disparaît au loin, très loin.

Envolée.

«Maman! appelle un petit garçon à la tignasse en broussaille, le doigt tendu. Ils vont sur Mars, dis? C'est là qu'ils vont, juuuusqu'à Mars, hein, maman?»

— Oui, répond la mère. C'est bien là qu'ils vont, Timmy. Sur Mars, juuuusqu'à Mars.

— Ah!» soupire la foule immense, doucement, sans détacher les yeux de la fusée foraine, qui s'élève toujours plus haut vers les rapides et les profondeurs sans fond de l'Espace.

Le vaisseau s'appelle la Baleine d'or et c'est un bon vaisseau avec un bon équipage. Il vole droit et vite et jamais ne ralentit. A bord, des prêtres irlandais, de simples ouvriers mexicains, de robustes représentants en paratonnerres, des gueux en guenilles débarqués de Dublin, mais aussi des robots qui ressemblent à s'y méprendre à des prêtres irlandais, de simples ouvriers mexicains, de robustes représentants en paratonnerres et des gueux en guenilles débarqués de Dublin. Et bien sûr, l'équipage: de braves hommes appelés Coore, Grow, Puttey, Droy, Long, et Just.

«Bon..., dit le capitaine Icarus Montgolfier LeBoon. Bien, sourit-il. Savez-vous à quoi ressemble notre bon vieux soleil vu d'ici?» demande-t-il en regardant encore et toujours l'Espace par le hublot framboise, les mains sagement croisées derrière le dos. «On dirait une énorme boule d'onctueux sorbet citron, oui c'est ça, une énorme boule d'onctueux sorbet citron, décrit-il en souriant encore et toujours au hublot framboise.

— Très juste, capitaine! observe l'anthropologue Puttey. On dirait le sorbet préparé par maman et l'oncle Ned, la montagne de sorbet qui nous attendait dans nos assiettes quand on revenait de l'école, le front moite et les joues écarlates, et qui sentait la vanille fraîche et la pelouse tondu au début de l'été.

— Et pourtant, il est chaud! s'émerveille Grow. Chaud comme dix mille fournaises allumées toutes en même temps qui jamais ne s'éteignent. Chaud comme dix mille barbecues allumés pour dix mille pique-niques de plages.

— C'est tout à fait ça», confirme le bon capitaine. Il vérifie la température: Fahrenheit 451. «Ah!» soupire-t-il.

Immobiles, en silence, tous contemplent le soleil chaud, chaud...

«Fictre, capitaine, vous savez... hésite le lieutenant Puttey. Ces derniers temps, j'ai beaucoup pensé aux abîmes de l'hyperespace, je me suis dit qu'il faut vraiment être fou pour y aller, à des millions d'années-lumière de la Terre...»

— Grands dieux! s'écrie le capitaine d'un ton exaspéré, on n'est même pas près d'être aussi loin! Je vous suggère de consulter les cartes du ciel avant de vous lancer dans des métaphores astronomiques.

— Quoi qu'il en soit, s'obstine Puttey, il ne faut pas avoir toute sa tête pour s'envoler comme ça face aux terreurs et aux dangers qui nous guettent. Croyez-moi, capitaine, l'espace, c'est le cimetière des aliénés.

— Vous êtes grand, Puttey, lui rétorque-t-il. Vous serez à la hauteur. Nous le serons tous. Nous formons une équipe, ici, dans le vide intersidéral.

— N'empêche qu'on meurt tout seul...

— Oui, et ce, où que l'on soit, fait remarquer le sage capitaine, le nez penché sur ses baskets. Que l'on soit sur Mars, sur un astéroïde au fin fond de l'univers, ou sur notre bonne vieille Terre, la mort est toujours une opération solo.»

La Baleine d'or dérive vers Mars, telle une plume portée par des vents polaires glacés et d'immenses vagues de vent lunaire et des vents de la couleur du vin ancien, au parfum de Temps et d'Eternité, des vents qui jamais ne cessent de souffler. «Sonnez la corne de brume solaire, commande LeBoon. Nous approchons de la planète rouge. Préparez-vous — il fait nerveusement craquer ses doigts — pour le débarquement.

— Que les saints nous protègent! couine le père O'Foy, le vieux prêtre robot irlandais rouillé.

La Baleine d'or plonge et s'échappe suavement de l'espace. Elle flotte comme une colombe

et se pose comme un faucon, en équilibre sur une colonne de feu qui, de sa gueule grimaçante, grille la poussière rouge de Mars. Le sas siffle comme un serpent de cirque et toute l'équipée descend dans le désert qui attend.

«Z'avez pas une p'tite pièce, m'sieur?» demande une vilaine vermine vêtue d'un simple pagne noué autour des reins, le corps couvert d'illustrations chatoyantes animées d'une vie propre. A part ça, un physique somme toute très banal.

«Mazerlipopette, s'exclame le lieutenant Grow. Un humanoïde!

— Ecoutez voir, explique la vilaine vermine du désert, pas d'sou, pas d'mirage. Mais dépose un écu dans ma paluche et hop tagada, cabriole, galipette, dégringole tout en haut de ce talus et mets t'en plein les mirettes, car aussi vrai que j'm'appelle Will Strange, tu verras Kubilai Khan ou New York ou Port D'Espagne. Pour un sou seulement!

— Je n'ai pas de monnaie, avoue le capitaine LeBoon. Mais j'ai une carte de crédit solaire, ou bien prenez-vous les chèques?»

Sans laisser à Strange le temps de répondre, le lieutenant Just tire sept dards mortels de son pistolet-abeille. La vermine s'écroule sur le sable rouge, tressaille, halète, soupire et profère: «Diantre...».

«Pas de jurons!» proteste le père O'Foy. Après quoi, Will Strange meurt, ses illustrations aussi.

«Désolé capitaine, je n'avais pas le choix, dit le lieutenant Just d'un air penuaud. Mais franchement, un humanoïde? Tss, je n'y crois pas une seconde. D'après moi, c'était plutôt un alien hideux, horrible, ignoble, velu, visqueux, vert, difforme et dégoûtant qui nous a tous hypnotisés, embrouillé le cerveau, mis des idées tordues dans la tête, tout ça pour nous piéger, nous faire baisser la garde et nous détruire jusqu'au dernier.

— C'est faux, Just! se fâche le capitaine. Et pour être franc, vous commencez à m'agacer. Tuer ces aliens n'est pas la solution. Je suis sûr qu'il y a d'autres moyens de les aborder, et je compte bien les découvrir!»

Just trifouille le sable du bout du pied. «Pfff..., argumente-t-il.

— Je ne veux pas de tête brûlée sur mon vaisseau, s'irrite LeBoon. N'oubliez pas que les aliens, c'est nous, ici.»

Le bon capitaine contemple ses pieds en souriant. «Je suis bien content de porter mes baskets, se réjouit-il. Mes pieds sont à l'aise dedans et ils ont la douce odeur de quand on rentre chez soi après une séance de baseball.»

Tous les hommes contemplent les belles baskets noires du capitaine.

«Dieu soit loué! souffle le lieutenant Puttey. Savez-vous où j'aimerais être en ce moment, capitaine? J'aimerais me trouver tout là-haut, en haut de la grande colline, un jour de vent, en train de faire voler le vieux cerf-volant en papier que papa m'avait fabriqué quand j'avais 10 ans et que je n'étais encore qu'un sale garnement.

— Moi, j'aimerais courir sans jamais m'arrêter, intervient Droy, sous les arbres des nuits vanillées de l'été, quand la lune de l'Illinois flotte dans le ciel, telle une larme de cristal.»

Les autres s'y mettent, leurs voix se mêlent, vont et viennent. Voilà qu'on parle de lâchers de lanternes, de bananes bien mûres jaune citron, de barres chocolatées et des grands cornets glacés fondants achetés au marchand Ding-a-Ling qui passait en faisant sonner ses clochettes les soirs d'été, à l'heure où la chaleur fraîchit, quand les étoiles luisent comme autant de lampes qui illuminent les porches le long de la rue, oui c'est ça, comme les lampes qui illuminent les porches.

Pendant qu'ils parlent, le capitaine LeBoon continue de sourire à ses baskets souples, il se souvient... Juan La Noche surgit comme une ombre de la mécanique du vaisseau et prend place à côté de lui. Il retire son large sombrero de paille tout maculé de sueur. «Maria, ma concubine, est grosse, annonce-t-il. Elle m'honorera bientôt d'un beau garçon ou d'une misérable fille.

— C'est une bonne chose d'être père, approuve LeBoon. Chaque petit être représente un nouveau maillon de la chaîne cosmique universelle. Nous devons tous saisir la corde de la vie sans la laisser nous échapper. Pourtant, nous n'osons guère la tenir trop fermement, de peur de nous brûler. Ce qu'il faut donc faire, c'est la tenir un peu lâchement et ainsi nous ne...»

La Noche s'éclipse, il ne comprend rien et il s'ennuie. Ses yeux sont comme deux pièces mortes dans son crâne couleur de bronze.

«Une ville! Une ville! s'écrie Billy Droy, le doigt pointé vers l'horizon. Hourra! Hourra!»

Le capitaine LeBoon déniche une longue longue-vue et scrute les lointaines collines framboise qui ne sont pas sans rappeler la bosse d'une grande baleine blanche. «Cela pourrait bien être le mirage de l'autre vermine, se méfie-t-il.

— Non, non! Une ville, une ville! insiste Droy. Tudieu, nous avons réussi!

— Un peu de foi, mes frères! Et ne dites plus ces satanés jurons! hurle le prêtre robot O'Foy.

— Du nerf, mes fidèles compagnons! exhorte le capitaine. Nous allons bientôt savoir ce qu'il en est. Allez hop! Tricotez des gambettes!»

L'équipage tricote des gambettes jusqu'à la ville. «Mon Dieu! murmure Long. C'est, c'est...»

— Greenboil, Illinois, dimanche après-midi, 1928, achève Icarus LeBoon. Mais... c'est impossible!»

Extrait de *The Dandelion Chronicles*, traduit de l'américain par Gabrielle Pirotte.

biblio

Demon!

Roman, North Webster, Indiana, Delirium Books, 2006.

Helltracks

Roman, New York, Avon Books, 1991.

Logan's Run

Série en trois tomes, avec George Clayton Johnson, New York, The Dial Press, 1967, 1977, 1980.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un-e auteur-e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un-e traducteur-trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Oertli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [chlitterature.ch].



bio

WILLIAM FRANCIS NOLAN, né le 6 mars 1928 et mort le 15 juillet 2021, est un scénariste, romancier, essayiste et poète américain, surtout connu pour sa série de science-fiction *L'Age de cristal* (*Logan's run*, 1967), dont il a tiré le scénario du film homonyme (voir bibliographie sélective ci-contre). Grand ami et admirateur de Ray Bradbury, il décide de lui consacrer un livre, *Nolan on Bradbury* (Hippocampus Press, 2013). L'œuvre comprend notamment des nouvelles parodiques sur Bradbury composées par Nolan, dont «The Dandelion Chronicles» dont nous publions ici un extrait.

GABRIELLE PIROTE, née en 1995 à Paris, termine une maîtrise en traduction spécialisée à l'université de Genève, après avoir étudié quatre années à l'ISIT (Paris). Ses langues de travail sont le français, l'anglais et l'espagnol. En septembre 2021, elle décide de se lancer dans la traduction littéraire en participant au programme de mentorat du Collège des traducteurs Looren, organisé en coopération avec la Faculté de traduction et d'interprétation (FTI). Avec l'aide et le soutien de Josée Kamoun, elle traduit la nouvelle «The Dandelion Chronicles», un pastiche de Bradbury tiré de l'ouvrage *Nolan on Bradbury* de William F. Nolan. Elle évoque cette traduction dans un texte à lire sur notre site. **GPE**

PHOTO DR